

L'HERBDO

→ Umberto Penna, réagir contre le *mani-chéisme*. » Quel bien cela fait!

Le plus jeune cinéaste du festival, le Noir new-yorkais Spike Lee, a quant à lui trouvé le titre de son film avant l'histoire: «Joe's Bed - Stuy Barber-shop: we cut heads». Chronique d'un salon de coiffure vaguement tripot, carrefour d'un quartier noir où le racket et les sectes se portent bien. C'est la grand-mère de Spike Lee qui lui a payé son film: 30 000 dollars! Il a pu tourner avec l'aide d'une école de cinéma, une heure de vérité, d'humour et d'action. Un régal. C'est à Locarno que Spike Lee découvre l'Europe à travers ses petites lunettes rondes. On aimerait lui dire, sur une terrasse pleine de touristes allemands, combien son quartier natal, aussi pourri soit-il, nous fait rêver.

On aimerait lui expliquer pourquoi la Suisse est la Suisse, et ce que veut dire, pour nos cinéastes, le mot «suissitude».

Avec Marcel Schüpbach (dont on va voir «L'Allègement»), le Veveysan Jean-François Amiguet représente la troisième génération des réalisateurs romands, après les Goretta-Tanner-Soutter, puis les Yersin-Reusser-Edelstein. Il a 33 ans et sait faire du cinéma, mieux que bien des réalisateurs patentés et «essésérés». Par exemple, son film révèle deux comédiens qui jouent juste: Didier Sauvegrain et Michel Voita qui se forment en France et que les Romands devraient mieux connaître. Avec «Alexandre», Amiguet tient une intrigue originale qui pouvait servir aussi bien à une comédie qu'à une tragédie. Ce sera ni l'une ni l'autre. Deux hommes aiment une femme envolée et cherchent la trace d'un troisième avec qui elle serait partie. Avec, à la clé, un quiproquo sur le vrai rôle de l'un et de l'autre.



Alain Tanner à Locarno

«Parlons d'autre chose»

Mais voilà, on est Vaudois ou on ne l'est pas. Et le film commence, sur le quai de Vevey, où un type contemple le lac: il a la trentaine aussi flottante que son pardessus. On l'a reconnu: c'est l'éternelle victime du vague à l'âme romand qu'un Soutter a tant de fois raconté.

Jean-François Amiguet a des envies, même celle de faire sourire. Mais il se retient. Il réussit à filmer le Mont-Pèlerin sans montrer le lac pour

ne pas faire carte postale, faisant regretter les mêmes paysages oniriques et transfigurés de Reusser dans «Seuls». Et surtout, ses personnages se traînent à la poursuite d'une enquiquineuse au lieu de s'en aller tous deux draguer sur d'autres rivages, au lieu de pousser jusqu'à la violence leur rivalité, au lieu de savourer durablement leur amitié naissante. Seul bonheur fugitif: les deux amis réussissent, dans une belle et tendre séquence, une gelée de coings, dans les règles de l'art ménager.

Mais pourquoi faut-il donc que ces Romands promènent une mine aussi pénétrée, un pas aussi traînant, se parlant, sans croiser le regard, par petites phrases trop lourdes de sens?

Attention: avant de s'en prendre à Jean-François Amiguet, il faut peut-être se demander si nous aussi, nous ne sommes pas empêtrés quelque part dans la «suissitude», cette poisseuse manie de refuser le plaisir, de ne jamais être nous-mêmes jusqu'au bout.

«La suissitude? Parlons d'autre chose! Mais de quoi?» C'est Alain Tanner qui a eu cette formule l'autre matin à Locarno. Lui a choisi le grand large. Mais son marin dans la Ville Blanche reste fichtrement Suisse, même s'il fait joyeusement l'amour avec une belle fille de Lisbonne. En tout cas, lorsqu'il écrit à sa femme: «Je suis fatigué et j'aimerais bien apprendre à parler de quelque chose...» Mais le tournant, vivement encouragé par les producteurs qui en ont marre de perdre de l'argent, est peut-être arrivé. Tous les cinéastes suisses paraissent d'accord: il faudra, pour que les gens aillent encore voir leurs films, qu'ils se soucient davantage de ficeler des histoires fortes plutôt que d'explorer les sempiternels méandres intimistes du mal de vivre helvétique.

Allez voir «Alexandre». Il révèle au détour de ses langueurs une façon de sourire prometteuse. Jean-François Amiguet assure que, trois ans après avoir écrit ce scénario, il passe «aujourd'hui moins de temps à contempler le lac depuis sa terrasse de Chardonne.» Il brûle... de faire plaisir au public. Et il ne faudra surtout pas manquer son prochain film. Parce que le cinéma, c'est le reflet (pas toujours rigolo) de nous-mêmes, mais c'est peut-être aussi le dépassement, l'amorce du rêve, le rire, les larmes, le plaisir. Or, Jean-François Amiguet et quelques autres savent faire du cinéma. Il faut qu'ils continuent à produire des films. Pour ponctuer l'histoire, que l'on aimerait changeante, de nos fantasmes. ●

Jacques Pilet

Cocktail

Piazza Grande